

dent de leur Congrégation, d'une dévotion plus grande envers Marie Immaculée.

J.-L. Le Texier, o. m. i.

IV

FRÈRE ALEXIS EST-IL UN MARTYR ?[1]

Alexis Reynard, natif de l'Ardèche, entra au noviciat des Pères Oblats sans savoir au juste ce qu'il faisait. Il était vigneron de son métier, simple et bon Il désirait devenir prêtre : le curé du village, au courant de ses intentions, lui donna l'adresse des révérends Pères Oblats de Marie Immaculée de l'Osier. Le noviciat n'est ni un collège, ni un petit séminaire ; on n'y étudie pas le latin. Or, Alexis voulait étudier. Mais il était déjà âgé : on le laissa libre de retourner chez lui ou de rester à titre de novice convers. Par timidité, il n'osa insister et commença son noviciat.

On lui donna ensuite son obédience pour les Missions de la Rivière Rouge. Et il vint dans l'Athabasca. « Là, pensait-il, je pourrai étudier, je trouverai du temps, je deviendrai prêtre ! » C'était une illusion ! En Mission, il eut fort à faire du matin au soir. Voyant donc qu'on ne le faisait pas étudier, il devint maussade. Déjà, à l'aide de sa prodigieuse mémoire, il avait commencé à apprendre le cris et le montagnais, rien qu'à l'entendre parler, sans livre, à la manière des enfants : et il se tirait fort bien d'affaire. Le R. P. Faraud, frappé des heureuses dispositions du Frère et craignant que ce ne fût un sujet hors

(1) La dernière leçon d'*Histoire ecclésiastique du Nord-Ouest* donnée par Mgr Grandin au petit séminaire traitait de la mort du F. Alexis Reynard. L'Albertain écrivait à mesure sur son carnet. Le récit suivant a depuis été soumis à Mgr Grandin, qui l'a approuvé.

de sa véritable voie, demanda à Mgr DE MAZENOD et en obtint la permission de faire suivre un cours de latin au F. ALEXIS.

« Je fus son professeur, dit Mgr GRANDIN ; je n'avais ni grammaire, ni dictionnaire. Le Nouveau Testament, le bréviaire, étaient nos textes. J'expliquais chaque mot et répétais, à chaque occasion, les règles de syntaxe auxquelles les mots étaient soumis. J'enseignais de souvenir, et mon élève retenait de mémoire. » ALEXIS se livrait à des travaux manuels le matin ; le soir, il était tout entier à l'étude. Il eut bientôt, pour l'aider dans son ouvrage, le jeune F. KEARNEY, qui, depuis, a vieilli à la mission de Good-Hope. Le F. KEARNEY avait fait un cours classique ; mais, pour cause de santé, il avait dû laisser de côté ses études. Nous eussions désiré que le F. ALEXIS, avec son intelligence, eût pu avoir la somme de connaissances classiques déjà acquise par son compagnon, et aussi que ce dernier eût pu échanger ses connaissances pour l'habileté du F. ALEXIS dans les travaux manuels.

Après quelques mois, le F. ALEXIS, qui faisait de merveilleux progrès en latin, comprit mieux l'importance et la responsabilité du sacerdoce. Il conçut des scrupules sur sa conduite. « N'ai-je pas mal agi en arrachant de force, à mes supérieurs, la permission d'étudier le latin? Ne suis-je pas bien prétentieux de vouloir devenir prêtre? » Et il renonça à son projet!

Dès lors, il devint un vrai modèle d'obéissance et de dévouement : autant il avait naguère été maussade, autant il devint soumis, docile, empressé à rendre service. Un soir pourtant, au temps des foins, il fallut travailler fort, loin de la Mission, lui, deux métis et le R. P. FARAUD. Le Frère s'impatienta et dit au Père :

— Réellement, vous nous menez trop fort !

Le lendemain, il appela les deux hommes témoins de

sa colère et les conduisit devant le Père. Et à genoux :

— Je viens réparer mon indigne conduite d'hier soir. Pardon, mon Père.

Il pleurait. Et chacun des deux métis émus de se dire :

— Je croyais le Frère déjà bien saint, mais je ne le croyais pas *si saint!*

Le Frère avait donc laissé le latin et repris les travaux de son état. Il conserva cependant, avec permission, l'habitude de lire l'Évangile et l'*Imitation de Jésus-Christ* en latin.

« A la Providence — grand lac des Esclaves — m'étant trouvé seul pour tout faire, continue Mgr GRANDIN, je demandai le F. ALEXIS. Il vint. Je lui laissai tout le soin du matériel. C'était un bon Frère! »

Quand Mgr FARAUD vint au lac la Biche, il eut besoin du F. ALEXIS pour différents travaux dans la Mission. Il manda le Frère. Celui-ci se mit en route avec l'Iroquois.

— Qui donc est l'Iroquois, Monseigneur?

— L'Iroquois était un sauvage civilisé venu de Caughnawaga, près de Montréal ; il était jadis au service des Compagnies. Il errait de côté et d'autre : c'était un bon guide, un bon chasseur, mais un brutal. On raconte qu'un jour, ses chiens ne marchaient pas droit le long du sentier battu sur la neige : il se fâcha et, d'un coup de hache, il en fendit un en deux, de l'épaule à la queue. Il mit les morceaux de chaque côté du chemin pour servir de leçon aux autres chiens. C'était aussi un orgueilleux. Il suffisait de le vanter pour le faire travailler comme quatre. A l'Ile à la Crosse, il y avait un petit sauvage muet, très fin et très espiègle.

— Connais-tu l'évêque? lui demandait-on.

Signe de tête du muet et geste des deux mains, audessus de la tête, pour figurer une mitre.

— Connais-tu l'Iroquois? poursuivait-on.

Éternel silence du muet, mais coup d'œil de travers et geste de l'index inclinant le nez de côté... (*Rires des assistants.*)

De fait, ce pauvre Iroquois avait l'esprit aussi croche que son nez. De lui, on pouvait dire qu'il ne voyait ni plus droit ni plus loin que son nez.

Détail curieux : il portait en tout temps de beaux chaussons de caribou-mocassins. Il ne les enlevait jamais, même pour son sommeil. Pourtant, un jour qu'on dut lui donner l'extrême-onction, on le fit déchausser et l'on remarqua qu'un de ses pieds manquait des orteils : c'était une infirmité, il s'était gelé le pied. Les enfants remarquèrent cela, et bientôt tout le monde le sut.

Ainsi un homme au nez croche, résultat d'une chute d'enfance; privé des doigts d'un pied, résultat du froid; bourreau de travail, bon guide et bon chasseur, vantard et cruel... Tel était le compagnon du F. ALEXIS.

Quelques familles et une orpheline qui retournait au lac la Biche, chez les Sœurs Grises, partaient aussi avec le Frère.

En chemin, l'Iroquois se conduisit mal avec l'orpheline. Le F. ALEXIS lui fit des observations. Mais l'Iroquois se fâcha rouge.

Bientôt les vivres vinrent à manquer. La caravane s'arrêta à un fort pour avoir des provisions; les hommes voulaient chasser, et l'on resta plusieurs jours auprès de ce fort.

Mais le F. ALEXIS voulait se rendre promptement à l'appel de son Supérieur, le P. FARAUD. Il demanda à l'Iroquois s'il lui servirait de guide jusqu'au lac la Biche.

— Oui, dit l'autre.

L'Iroquois tenait à avoir l'orpheline avec lui. F. ALEXIS

résista. Nouvelle colère de l'Iroquois. Puis, F. ALEXIS voyant qu'il ne gagnerait rien avec cet entêté, et ne voulant pas l'irriter, le laissa faire, mais à regret. Ils partirent.

Qu'arriva-t-il en chemin? Nul ne le sait!

Le saura-t-on jamais?

Quelques jours plus tard, poursuit Mgr GRANDIN, les familles restées en arrière arrivèrent à un endroit où peu auparavant des voyageurs avaient campé : bois abattu, cendres, marques d'un feu récent. Oh! mais, spectacle horrible : habits coupés, tête souillée d'un homme assassiné, barbe sanglante, chairs dévorées par un autre homme. C'est le F. ALEXIS qu'on a tué et mangé.

On peut nous tuer, nous aussi! disent les nouveaux arrivés. Sauvons-nous!

Saisis de la crainte d'être mangés par des sauvages affamés, les témoins de cet horrible spectacle poursuivent leur chemin en toute hâte. Les voici au lac la Biche. Ils courent chez Mgr FARAUD :

— On a vu à telle distance, à telle place, les restes du F. ALEXIS tué et mangé!! Il était avec nous à tel fort, il nous a laissés là et est parti en avant avec l'Iroquois et la fille!

— Personne n'a vu l'Iroquois ni la fille!

Le R. P. LEDUC, le F. ALEXANDRE et quelques hommes s'en vont visiter l'endroit désigné. Ils recueillent et rapportent les restes mortels, les habits et la hache du F. ALEXIS.

Qu'est devenu l'Iroquois? Nul ne l'a jamais revu depuis. Qu'est devenue l'orpheline? Nul ne l'a jamais revue depuis.

Horrible mystère!

Le R. P. HUSSON, de la rivière à la Paix, racontait naguère le fait suivant :

Des Castors ont dit, ces dernières années, qu'il y a

longtemps un de leurs camps fut visité par un revenant. Un fantôme blanc rôdait le soir et la nuit autour de leurs tentes. Tout le monde craignait. Des chiens avaient disparu. Nul n'osait sortir de sa loge dans l'obscurité. Un soir, un sauvage, dont le chien avait été enlevé, chargea son fusil et se mit à l'affût. Il vit le fantôme, tira dessus et se blottit au fond de sa loge. Le lendemain, on trouva dans le bois le cadavre d'un homme frappé d'une balle ; cet homme était enveloppé d'un lambeau de tente ; les doigts d'un de ses pieds manquaient ; il ne ressemblait pas aux autres sauvages ; nul ne le connaissait. Par crainte d'être poursuivis ou inquiétés pour meurtre, ceux qui firent cette découverte gardèrent là-dessus un silence d'airain.

Il advint que des voyageurs parlant du vieux temps et des vieux voyageurs renommés dans le pays mentionnèrent la mystérieuse aventure du F. ALEXIS et de l'Iroquois, à qui il manquait des orteils. Des sauvages Castors eurent vent de ce rapport, et de Pierre à Paul, puis à Jean, l'affaire parvint jusqu'à ceux qui avaient découvert le fantôme blanc : un vrai homme en chair et en os, habillé d'un lambeau de tente et privé d'orteils.

Ensuite ? C'est une suite d'hypothèses :

1° L'Iroquois continua à se mal conduire avec l'orpheline ;

2° Le F. ALEXIS lui adressa des avis religieux et mérités ;

3° L'Iroquois, courroucé et peut-être pressé par la faim, tua le Frère ;

4° Puis il tua la fille témoin du meurtre : il put la manger aussi ;

5° Il vécut de chasse pendant un temps, puis de rapine, jusqu'au soir où la balle d'un Castor le frappa mortellement.

« J'estime, conclut Mgr GRANDIN, que le F. ALEXIS est

mort de la mort de saint Jean-Baptiste : martyr de la chasteté. Je conserve ses habits et sa hache comme des reliques. »

(*Carnet d'un Albertain.*)

V

MONSEIGNEUR GAUGHRAN.

Une circulaire a déjà porté à la connaissance de la Congrégation la perte particulièrement sensible qu'elle a faite, le 16 janvier 1901, en la personne du vicaire apostolique de l'État libre d'Orange.

Voici quelques détails sur sa carrière relativement courte :

Anthony GAUGHRAN naquit à Dublin en 1849. Il appartenait à une famille dont plusieurs membres se sont consacrés au service de l'Église Un de ses frères est actuellement aumônier militaire dans l'Afrique du Sud, un autre est Supérieur de notre communauté de Leith (Écosse), et une de ses sœurs est religieuse.

Il commença ses études classiques au collège que la Congrégation a dirigé pendant un certain temps dans la ville de Dublin, et les termina dans notre juniorat d'Angleterre. Du noviciat de Stillorgan il passa au scolasticat d'Autun. C'est là qu'il se trouvait lorsqu'éclata la guerre franco-prussienne. Les scolastiques durent interrompre leurs chères études et quitter momentanément la maison envahie par les troupes garibaldiennes.

Le F. GAUGHRAN revint en Irlande. En 1872, il fut ordonné prêtre et fut successivement de maison à Dublin, à Liverpool et à Londres. En 1883, il devint supérieur de la communauté de Rockferry.

C'est à ce poste que l'obéissance vint le prendre, en 1886, pour le faire vicaire apostolique de l'État libre d'Orange.